

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

Irene [Document électronique] / Voltaire

## LETTRE A ACADEMIE FRANÇAISE

p325

Messieurs,  
daignez recevoir le dernier hommage de ma voix  
mourante, avec les remerciements tendres et  
respectueux que je dois à vos extrêmes bontés.  
Si votre compagnie fut nécessaire à la France par  
son institution, dans un temps où nous n' avions  
aucun ouvrage de génie écrit d' un style pur et  
noble, elle est plus nécessaire que jamais dans la  
multitude des productions que fait naître  
aujourd' hui le goût généralement répandu de la  
littérature.  
Il n' est permis à aucun membre de l' académie de la  
Crusca de prendre ce titre à la tête de son livre,  
si l' académie ne l' a déclaré écrit avec la pureté  
de la langue toscane. Autrefois, quand j' osais  
cultiver, quoique faiblement, l' art des Sophocles,  
je consultais toujours m' l' abbé d' Olivet, notre  
confrère, qui, sans me nommer, vous proposait mes  
doutes ; et lorsque je commentai le grand Corneille,  
j' envoyai toutes mes remarques à M Duclos, qui  
vous les communiqua. Vous les examinâtes ; et cette  
édition de Corneille semble être aujourd' hui  
regardée comme un livre classique, pour les remarques  
que je n' ai données que sur votre décision.  
Je prends aujourd' hui la liberté de vous demander des  
leçons sur les fautes où je suis tombé dans la  
tragédie d' *Irène* . Je n' en fais tirer quelques  
exemplaires que pour avoir l' honneur de vous  
consulter, et pour suivre les avis de ceux d' entre  
vous qui voudront

p326

bien m' en donner. La vieillesse passe pour incorrigible ; et moi, messieurs, je crois qu' on doit penser à se corriger à cent ans. On ne peut se donner du génie à aucun âge, mais on peut réparer ses fautes à tout âge. Peut-être cette méthode est la seule qui puisse préserver la langue française de la corruption qui semble, dit-on, la menacer.

Racine, celui de nos poètes qui approcha le plus de la perfection, ne donna jamais au public aucun ouvrage sans avoir écouté les conseils de Boileau et de Patru : aussi c' est ce véritablement grand homme qui nous enseigne par son exemple l' art difficile de s' exprimer toujours naturellement, malgré la gêne prodigieuse de la rime ; de faire parler le cœur avec esprit sans la moindre ombre d' affectation ; d' employer toujours le mot propre, souvent inconnu au public étonné de l' entendre.

*invenit verba quibus deberent loqui*, dit si bien

Pétrone : " il inventa l' art de s' exprimer. "

il mit dans la poésie dramatique cette élégance, cette harmonie continue qui nous manquait absolument, ce charme secret et inexprimable, égal à celui du quatrième livre de Virgile, cette douceur enchanteresse qui fait que, quand vous lisez au hasard dix ou douze vers d' une de ses pièces, un attrait irrésistible vous force de lire tout le reste.

C' est lui qui a proscrit chez tous les gens de goût, et malheureusement chez eux seuls, ces idées gigantesques et vides de sens, ces apostrophes continuelles aux dieux, quand on ne sait pas faire parler les hommes ; ces lieux communs d' une politique ridiculement atroce, débités dans un style sauvage ; ces épithètes fausses et inutiles ; ces idées obscures, plus obscurément rendues ; ce style aussi dur que négligé, incorrect et barbare ; enfin tout ce que j' ai vu applaudi par un parterre composé alors de jeunes gens dont le goût n' était pas encore formé.

Je ne parle pas de l' artifice imperceptible des poèmes de Racine, de son grand art de conduire une tragédie, de renouer l' intérêt par des moyens délicats, de tirer un acte entier d' un seul sentiment ; je ne parle que de l' art d' écrire. C' est sur cet art si nécessaire, si facile aux yeux de l' ignorance, si difficile au génie même, que le législateur Boileau a donné ce précepte :  
et que tout ce qu' il dit, facile à retenir,  
de son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce qui est arrivé toujours au seul Racine,  
depuis *Andromaque* jusqu' au chef-d' oeuvre  
d' *Athalie* .

J' ai remarqué ailleurs que, dans les livres de  
toute espèce,

p328

dans les sermons mêmes, dans les oraisons funèbres, les  
orateurs ont souvent employé les tours de phrase de  
cet élégant écrivain, ses expressions pittoresques,  
*verba quibus deberent loqui* . Cheminais,  
Massillon, ont été célèbres, l' un pendant quelque  
temps, l' autre pour toujours, par l' imitation du  
style de Racine. Ils se servaient de ses armes pour  
combattre en public un genre de

p329

littérature dont ils étaient idolâtres en secret. Ce  
peintre charmant de la vertu, cet aimable Fénelon,  
votre autre confrère, tant persécuté pour des  
disputes aujourd' hui méprisées, et si cher à la  
postérité par ses persécutions mêmes, forma sa prose  
élégante sur la poésie de Racine, ne pouvant  
l' imiter en vers ; car les vers sont une langue  
qu' il est donné à très-peu d' esprits de posséder ; et  
quand les plus éloquents et les plus savants hommes,  
les sublimes Bossuet, les touchants Fénelon, les  
érudits Huet, ont voulu faire des vers français, ils  
sont tombés de la hauteur où les plaçait leur  
génie ou leur science dans cette triste classe qui  
est au-dessous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de prose dans lesquels on a le  
mieux imité le style de Racine sont ce que nous  
avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai  
succès aujourd' hui sans cette correction, sans cette  
pureté qui seule met le génie dans tout son jour,  
et sans laquelle ce génie ne déploierait qu' une  
force monstrueuse, tombant à chaque pas dans une  
faiblesse plus monstrueuse encore, et du haut des  
nues dans la fange.

Vous entretenez le feu sacré, messieurs ; c' est par  
vos soins que, depuis quelques années, les  
compositions pour les prix décernés par vous sont  
enfin devenues de véritables pièces d' éloquence.  
Le goût de la saine littérature s' est tellement  
déployé qu' on a vu quelquefois trois ou quatre  
ouvrages suspendre vos jugements, et partager vos

suffrages ainsi que ceux du public.  
Je sens combien il est peu convenable, à mon âge  
de quatre-vingt-quatre ans, d'oser arrêter un moment  
vos regards sur un des fruits dégénérés de ma  
vieillesse. La tragédie d' *Irène* ne peut  
être digne de vous ni du théâtre français ; elle n' a  
d' autre mérite que la fidélité aux règles données  
aux grecs par le digne précepteur d' Alexandre, et  
adoptées chez les français par le génie de  
Corneille, le père de notre théâtre.  
à ce grand nom de Corneille, messieurs, permettez que  
je joigne ma faible voix à vos décisions  
souveraines sur l' éclat éternel qu' il sut donner  
à cette langue française peu connue avant lui, et  
devenue après lui la langue de l' Europe.  
Vous éclairâtes mes doutes, et vous confirmâtes mon  
opinion il y a deux ans, en voulant bien lire dans une  
de vos assemblées publiques la lettre que j' avais  
eu l' honneur de vous écrire sur Corneille et sur  
Shakespeare. Je rougis de joindre ensemble ces  
deux noms ; mais j' apprendis qu' on renouvelle au  
milieu de Paris cette incroyable dispute. On  
s' appuie de l' opinion de Mme Montague,

p330

estimable citoyenne de Londres, qui montre pour sa  
patrie une passion si pardonnable. Elle préfère  
Shakespeare aux auteurs d' *Iphigénie* et  
d' *Athalie* , de *Polyeucte* et de *Cinna* .  
Elle a fait un livre entier pour lui assurer cette  
supériorité ; et ce livre est écrit avec la sorte  
d' enthousiasme que la nation anglaise retrouve dans  
quelques beaux morceaux de Shakespeare, échappés  
à la grossièreté de son siècle. Elle met  
Shakespeare au-dessus de tout, en faveur de ces  
morceaux qui sont en effet naturels et énergiques,  
quoique défigurés presque toujours par une  
familiarité basse. Mais est-il permis de préférer  
deux vers d' Ennius à tout Virgile, ou de  
Lycophron à tout Homère ?  
On a représenté, messieurs, les chefs-d' oeuvre de la  
France devant toutes les cours, et dans les  
académies d' Italie. On les joue depuis les rivages  
de la mer glaciale jusqu' à la mer qui sépare  
l' Europe de l' Afrique. Qu' on fasse le même honneur  
à une seule pièce de Shakespeare, et alors nous  
pourrons disputer.  
Qu' un chinois vienne nous dire : " nos tragédies  
composées sous la dynastie des yuen font encore nos  
délices après cinq cents années. Nous avons sur le  
théâtre des scènes en prose, d' autres en vers rimés,

d' autres en vers non rimés. Les discours de politique et les grands sentiments y sont interrompus par des chansons, comme dans votre *Athalie* . Nous avons de plus des sorciers qui descendent des airs sur un manche à balai, des vendeurs d' orviétan, et des gilles, qui, au milieu d' un entretien sérieux, viennent faire leurs grimaces, de peur que vous ne preniez à la pièce un intérêt trop tendre qui pourrait vous attrister. Nous faisons paraître des savetiers avec des mandarins, et des fossoyeurs avec des princes, pour rappeler aux hommes leur égalité primitive. Nos tragédies n' ont ni exposition, ni noeud, ni dénouement. Une de nos pièces dure cinq cents années, et un paysan qui est né au premier acte est pendu au dernier. Tous nos princes parlent en crocheteurs, et nos crocheteurs quelquefois en princes. Nos reines y prononcent des mots de turpitude qui n' échapperaient pas à des revendeuses entre les bras des derniers hommes, etc., etc. "

je leur dirais : messieurs, jouez ces pièces à Nankin, mais ne vous avisez pas de les représenter aujourd' hui à Paris ou à Florence, quoiqu' on nous en donne quelquefois à Paris qui ont un plus grand défaut, celui d' être froides.

p331

Mme Montague relève avec justice quelques défauts de la belle tragédie de *Cinna* et ceux de *Rodogune* . Tout n' est pas toujours ni bien dessiné ni bien exprimé dans ces fameuses pièces, je l' avoue : je suis même obligé de vous dire, messieurs, que cette dame spirituelle et éclairée ne reprend qu' une petite partie des fautes remarquées par moi-même, lorsque je vous consultai sur le *commentaire de Corneille* . Je me suis entièrement rencontré avec elle dans les justes critiques que j' ai été obligé d' en faire : mais c' est toujours en admirant son génie que j' ai remarqué ses écarts ; et quelle différence entre les défauts de Corneille dans ses bonnes pièces, et ceux de Shakespeare dans tous ses ouvrages ! Que peut-on reprocher à Corneille dans les tragédies de ce génie sublime qui sont restées à l' Europe (car il ne faut pas parler des autres) ? C' est d' avoir pris quelquefois de l' enflure pour de la grandeur ; de s' être permis quelques raisonnements que la tragédie ne peut admettre ; de s' être asservi dans presque toutes ses pièces à l' usage de son temps, d' introduire au milieu des intérêts politiques, toujours froids, des amours, plus insipides. On peut le plaindre de n' avoir point traité de vraies

passions, excepté dans la pièce espagnole du *cid*, pièce dans laquelle il eut encore l'étonnant mérite de corriger son modèle en trente endroits, dans un temps où les bienséances théâtrales n'étaient pas encore connues en France. On le condamne surtout pour avoir trop négligé sa langue. Alors toutes les critiques faites par des hommes d'esprit sur un grand homme sont épuisées ; et l'on joue *Cinna* et *Polyeucte* devant l'impératrice des romains, devant celle de Russie, devant le doge et les sénateurs de Venise, comme devant le roi et la reine de France.

Que reproche-t-on à Shakespeare ? Vous le savez, messieurs : tout ce que vous venez de voir vanté par les chinois. Ce sont, comme dit M De Fontenelle dans ses *mondes*, presque d'autres principes de raisonnement. Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'alors le théâtre espagnol, qui infectait l'Europe, en était le législateur.

Lope De Vega avouait cet opprobre ; mais Shakespeare n'eut pas le courage de l'avouer. Que devaient faire les anglais ? Ce qu'on fait en France : se corriger.

Mme Montague condamne dans la perfection de Racine cet

p332

amour continu qui est toujours la base du peu de tragédies que nous avons de lui, excepté dans *Esther* et dans *Athalie*. Il est beau, sans doute, à une dame de réprover cette passion universelle qui fait régner son sexe ; mais qu'elle examine cette *Bérénice* tant condamnée par nous-mêmes pour n'être qu'une idylle amoureuse ; que le principal personnage de cette idylle soit représenté par une actrice telle que Mlle Gaussin : alors je réponds que Mme Montague versera des larmes. J'ai vu le roi de Prusse attendri à une simple lecture de *Bérénice*, qu'on faisait devant lui en prononçant les vers comme on doit les prononcer, ce qui est bien rare. Quel charme tira des larmes des yeux de ce héros philosophe ? La seule magie du style de ce vrai poète, *qui invenit verba quibus deberent loqui*.

les censures de réflexion n'ôtent jamais le plaisir du sentiment. Que la sévérité blâme Racine tant qu'elle voudra, le cœur vous ramènera toujours à ses pièces. Ceux qui connaissent les difficultés extrêmes et la délicatesse de la langue française voudront toujours lire et entendre les vers de cet homme inimitable, à qui le nom de grand n'a manqué

que parce qu' il n' avait point de frère dont il fallût le distinguer. Si on lui reproche d' être le poète de l' amour, il faut donc condamner le quatrième livre de l' *énéide* . On ne trouve pas quelquefois assez de force dans ses caractères et dans son style ; c' est ce qu' on a dit de Virgile ; mais on admire dans l' un et dans l' autre une élégance continue.

Mme Montague s' efforce d' être touchée des beautés d' Euripide, pour tâcher d' être insensible aux perfections de Racine. Je la plaindrais beaucoup, si elle avait le malheur de ne pas pleurer au rôle inimitable de la *Phèdre* française, et de n' être pas hors d' elle-même à toute la tragédie d' *Iphigénie* . Elle paraît estimer beaucoup Brumoy, parce que Brumoy, en qualité de traducteur d' Euripide, semble donner au poète grec la préférence sur le poète français. Mais si elle savait que Brumoy traduit le grec très-infidèlement ; si elle savait que *vous y serez, ma fille*, n' est pas dans Euripide ; si elle savait que Clytemnestre embrasse les genoux d' Achille dans la pièce grecque, comme dans la française (quoique Brumoy ose supposer le contraire) ; enfin, si son oreille

p333

était accoutumée à cette mélodie enchanteresse qu' on ne trouve, parmi tous les tragiques de l' Europe, que chez Racine seul, alors Mme Montague changerait de sentiment.

" l' Achille de Racine, dit-elle, ressemble à un jeune amant qui a du courage : et pourtant l' *Iphigénie* est une des meilleures tragédies françaises. " je lui dirais : et pourtant, madame, elle est un chef-d' oeuvre qui honorera éternellement ce beau siècle de Louis XIV, ce siècle notre gloire, notre modèle, et notre désespoir. Si nous avons été indignés contre Mme De Sévigné, qui écrivait si bien et qui jugeait si mal ; si nous sommes révoltés de cet esprit misérable de parti, de cette aveugle prévention qui lui fait dire que " la mode d' aimer Racine passera comme la mode du café " , jugez, madame, combien nous devons être affligés qu' une personne aussi instruite que vous ne rende pas justice à l' extrême mérite d' un si grand homme. Je vous le dis, les yeux encore mouillés des larmes d' admiration et d' attendrissement que la centième lecture d' *Iphigénie* vient de m' arracher.

Je dois ajouter à cet extrême mérite d' émouvoir pendant cinq actes, le mérite plus rare, et moins senti, de vaincre pendant cinq actes la difficulté

de la rime et de la mesure, au point de ne pas  
laisser échapper une seule ligne, un seul mot  
qui sente la moindre gêne, quoiqu' on ait été  
continuellement gêné. C' est à ce coin que sont  
marqués le peu de bons vers que nous avons dans  
notre langue. Mme Montague compte pour rien cette  
difficulté surmontée. Mais, madame, oubliez-vous  
qu' il n' y a jamais eu sur la terre aucun art, aucun  
amusement même où le prix ne fût attaché à la  
difficulté ? Ne cherchait-on pas dans la plus haute  
antiquité à rendre difficile l' explication de ces  
énigmes que les rois se proposaient les uns aux  
autres ? N' y a-t-il pas eu de très-grandes  
difficultés à vaincre dans tous les jeux de la Grèce,  
depuis le disque jusqu' à la course des chars ? Nos  
tournois, nos carrousels, étaient-ils si faciles ?  
Que dis-je, aujourd' hui, dans la molle oisiveté  
où tous les grands perdent leurs journées, depuis  
Pétersbourg jusqu' à Madrid, le seul attrait qui  
les pique dans leurs misérables jeux de cartes,  
n' est-ce pas la difficulté de la combinaison,  
sans quoi leur âme languirait assoupie ?  
Il est donc bien étrange, et j' ose dire bien barbare,  
de vouloir

p334

ôter à la poésie ce qui la distingue du discours  
ordinaire. Les vers blancs n' ont été inventés que par  
la paresse et l' impuissance de faire des vers rimés,  
comme le célèbre Pope me l' a avoué vingt fois.  
Insérer dans une tragédie des scènes entières en  
prose, c' est l' aveu d' une impuissance encore plus  
honteuse.

Il est bien certain que les grecs ne placèrent les  
muses sur le haut du Parnasse que pour marquer le  
mérite et le plaisir de pouvoir aborder jusqu' à elles  
à travers des obstacles. Ne supprimez donc point  
ces obstacles, madame ; laissez subsister les  
barrières qui séparent la bonne compagnie des  
vendeurs d' orviétan et de leurs gilles ; souffrez  
que Pope imite les véritables génies italiens, les  
Arioste, les Tasse, qui se sont soumis à la gêne  
de la rime pour la vaincre.

Enfin quand Boileau a prononcé,  
et que tout ce qu' il dit, facile à retenir,  
de son ouvrage en vous laisse un long souvenir,  
n' a-t-il pas entendu que la rime imprimait plus  
aisément les pensées dans la mémoire ?  
Je ne me flatte pas que mon discours et ma sensibilité  
passent dans le coeur de Mme Montague, et que je  
sois destiné à convertir *divisos orbe britannos* .



Mais pourquoi faire une querelle nationale d'un objet de littérature ? Les anglais n'ont-ils pas assez de dissensions chez eux, et n'avons-nous pas assez de tracasseries chez nous ? Ou plutôt l'une et l'autre nation n'ont-elles pas eu assez de grands hommes dans tous les genres pour ne se rien envier, pour ne se rien reprocher ?

Hélas ! Messieurs, permettez-moi de vous répéter que j'ai passé une partie de ma vie à faire connaître en France les passages les plus frappants des auteurs qui ont eu de la réputation chez les autres nations. Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de Shakespeare avait été plongé par son siècle. J'ai rendu justice à l'anglais Shakespeare, comme à l'espagnol Calderon, et je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'ose dire que c'est de ma seule patrie que j'ai appris à regarder les autres peuples d'un oeil impartial. Les véritables gens de lettres en France n'ont jamais connu cette rivalité hautaine et pédantesque, cet amour-propre révoltant qui se déguise sous l'amour de son pays,

p335

et qui ne préfère les heureux génies de ses anciens concitoyens à tout mérite étranger que pour s'envelopper dans leur gloire.

Quels éloges n'avons-nous pas prodigués aux Bacon, aux Kepler, aux Copernic, sans même y mêler d'abord aucune émulation ! Que n'avons-nous pas dit du grand Galilée, le restaurateur et la victime de la raison en Italie, ce premier maître de la philosophie, que Descartes eut le malheur de ne citer jamais !

Nous sommes tous à présent les disciples de Newton : nous le remercions d'avoir seul trouvé et prouvé le vrai système du monde, d'avoir seul enseigné au genre humain à voir la lumière ; et nous lui pardonnons d'avoir commenté les visions de Daniel et l'apocalypse.

Nous admirons dans Locke la seule métaphysique qui ait paru dans le monde depuis que Platon la chercha, et nous n'avons rien à pardonner à Locke. N'en ferions-nous pas autant pour Shakespeare s'il avait ressuscité l'art des sophocles, comme Mme Montague, ou son traducteur, ose le prétendre ? Ne verrions-nous pas M De Laharpe, qui combat pour le bon goût avec les armes de la raison, élever sa voix en faveur de cet homme singulier ? Que fait-il au contraire ? Il a eu la patience de prouver dans son judicieux journal, ce que tout le monde sent, que Shakespeare est un sauvage avec des

étincelles de génie qui brillent dans une nuit horrible.

Que l' Angleterre se contente de ses grands hommes en tant de genres ; elle a assez de gloire : la patrie du prince Noir et de Newton peut se passer du mérite des Sophocles, des Zeuxis, des Phidias, des Thimothées, qui lui manquent encore.

Je finis ma carrière en souhaitant que celles de nos grands hommes en tout genre soient toujours remplies par des successeurs dignes d' eux : que les siècles à venir égalent le grand siècle de Louis XIV, et qu' ils ne dégénèrent pas en croyant le surpasser.

Je suis avec un profond respect,

messieurs,

*votre très-humble, très-obéissant, et très-obligé serviteur et confrère, etc. .*

## ACTE 1 SCENE 1

p336

La scène est dans un salon de l' ancien palais de Constantin.

p337

Irène, Zoé.

Irène.

Quel changement nouveau, quelle sombre terreur, ont écarté de nous la cour et l' empereur ?

Au palais des sept tours une garde inconnue dans un silence morne étonne ici ma vue ; en un vaste désert on a changé la cour.

Zoé.

Aux murs de Constantin trop souvent un beau jour est suivi des horreurs du plus funeste orage.

La cour n' est pas longtemps le bruyant assemblage de tous nos vains plaisirs l' un à l' autre enchaînés, trompeurs soulagements des coeurs infortunés ; de la foule importune il faut qu' on se retire.

Nos états assemblés pour corriger l' empire, pour le perdre peut-être, et ces fiers musulmans, ces scythes vagabonds débordés dans nos champs, mille ennemis cachés qu' on nous fait craindre encore, sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

Irène.

De ses chagrins secrets, qu' il veut dissimuler,

je connais trop la cause ; elle va m' accabler.  
Je sais par quels soupçons sa dureté jalouse  
dans son inquiétude outrage son épouse.

p338

Il écoute en secret ces obscurs imposteurs,  
d' un esprit défiant détestables flatteurs,  
trafiquant du mensonge et de la calomnie,  
et couvrant la vertu de leur ignominie.  
Quel emploi pour César ! Et quels soins douloureux !  
Je le plains, je gémis... il fait deux malheureux...  
ah ! Que n' ai-je embrassé cette retraite austère  
où depuis mon hymen s' est enfermé mon père !  
Il a fui pour jamais l' illusion des cours,  
l' espoir qui nous séduit, qui nous trompe toujours,  
la crainte qui nous glace, et la peine cruelle  
de se faire à soi-même une guerre éternelle.  
Que ne foulais-je aux pieds ma funeste grandeur !  
Je montai sur le trône au faite du malheur,  
aux yeux des nations victime couronnée,  
je pleure devant toi ma haute destinée ;  
et je pleure surtout ce fatal souvenir  
que mon devoir condamne, et qu' il me faut bannir.  
Ici l' air qu' on respire empoisonne ma vie.  
Zoé.

De Nicéphore au moins la sombre jalousie  
par d' indiscrets éclats n' a point manifesté  
le sentiment honteux dont il est tourmenté :  
il le cache au vulgaire, à sa cour, à lui-même,  
il sait vous respecter, et peut-être il vous aime.  
Vous cherchez à nourrir une injuste douleur.  
Que craignez-vous ?

Irène.

Le ciel, Alexis, et mon coeur.

Zoé.

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride  
tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,  
sert l' empereur et vous sans vous inquiéter,  
fidèle à ses serments jusqu' à vous éviter.

Irène.

Je sais que ce héros ne cherche que la gloire :  
je ne saurais m' en plaindre.

Il a par la victoire

raffermi cet empire ébranlé dès longtemps.

Irène.

Ah ! J' ai trop admiré ses exploits éclatants :

p339

sa gloire de si loin m' a trop intéressée.

César aura surpris au fond de ma pensée  
quelques voeux indiscrets que je n' ai pu cacher,  
et qu' un époux, un maître, a droit de reprocher.  
C' était pour Alexis que le ciel me fit naître :  
des antiques césars nous avons reçu l' être :  
et dès notre berceau l' un à l' autre promis,  
c' est dans ces mêmes lieux que nous fûmes unis :  
c' est avec Alexis que je fus élevée ;  
ma foi lui fut acquise et lui fut enlevée.  
L' intérêt de l' état, ce prétexte inventé  
pour trahir sa promesse avec impunité,  
ce fantôme effrayant subjuguait ma famille ;  
ma mère à son orgueil sacrifia sa fille.  
Du bandeau des césars on crut cacher mes pleurs ;  
on para mes chagrins de l' éclat des grandeurs.  
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,  
un feu plus cher pour moi que l' empire du monde ;  
au maître de mon coeur il fallut m' arracher,  
de moi-même en pleurant j' osai me détacher.  
De la religion le pouvoir invincible  
secourut ma faiblesse en ce combat pénible ;  
et de ce grand secours apprenant à m' armer,  
je fis l' affreux serment de ne jamais aimer.  
Je le tiendrai... ce mot te fait assez comprendre  
à quels déchirements ce coeur devait s' attendre.  
Mon père à cet orage ayant pu m' exposer,  
m' aurait par ses vertus appris à l' apaiser ;  
il a quitté la cour, il a fui Nicéphore ;  
il m' abandonne en proie au monde qu' il abhorre :  
et je n' ai que toi seule à qui je puis ouvrir  
ce coeur faible et blessé que rien ne peut guérir.  
Mais on ouvre au palais... je vois Memnon paraître.

## ACTE 1 SCENE 2

Irène, Zoé, Memnon.

Irène.

Eh bien ! En liberté puis-je voir votre maître ?

Memnon, puis-je à mon tour être admise aujourd' hui  
parmi les courtisans qu' il approche de lui ?

p340

Memnon.

Madame, j' avouerai qu' il veut à votre vue  
dérober les chagrins de son âme abattue.

Je ne suis point compté parmi les courtisans  
de ses desseins secrets superbes confidents :  
du conseil de César on me ferme l' entrée.  
Commandant de sa garde à la porte sacrée,

militaire oublié par ses maîtres altiers,  
relégué dans mon poste ainsi que mes guerriers,  
j' ai seulement appris que le brave Comnène  
a quitté dès longtemps les bords du Borysthène,  
qu' il vogue vers Byzance, et que César troublé  
écoute en frémissant son conseil assemblé.  
Irène.  
Alexis, dites-vous ?  
Memnon.  
Il revole au Bosphore.  
Irène.  
Il pourrait à ce point offenser Nicéphore !  
Revenir sans son ordre !  
Memnon.  
On l' assure, et la cour  
s' alarme, se divise, et tremble à son retour.  
Il a brisé, dit-on, l' honorable esclavage  
où l' empereur jaloux retenait son courage ;  
il vient jouir ici des honneurs et des droits  
que lui donnent son rang, sa naissance, et nos lois.  
C' est tout ce que j' apprends par ces rumeurs soudaines  
qui font naître en ces lieux tant d' espérances vaines,  
et qui, de bouche en bouche armant les factions,  
vont préparer Byzance aux révolutions.  
Pour moi, je sais assez quel parti je dois prendre,  
quel maître je dois suivre, et qui je dois défendre :  
je ne consulte point nos ministres, nos grands,  
leurs intérêts cachés, leurs partis différents,  
leurs fausses amitiés, leurs indiscrètes haines.  
Attaché sans réserve au pur sang des Comnènes,  
je le sers, et surtout dans ces extrémités,  
Memnon sera fidèle au sang dont vous sortez.  
Le temps ne permet pas d' en dire davantage...  
souffrez que je revole où mon devoir m' engage.  
(il sort.)

### ACTE 1 SCENE 3

p341

Irène, Zoé.  
Irène.  
Qu' a-t-il osé me dire ? Et quel nouveau danger,  
quel malheur imprévu vient encor m' affliger !  
Il ne s' explique point : je crains de le comprendre.  
Zoé.  
Memnon n' est qu' un guerrier prompt à tout  
entreprendre :  
je le connais ; le sang d' assez près nous unit.

Contre nos courtisans exhalant son dépit,  
il détesta toujours leur frivole insolence,  
leurs animosités qui partagent Byzance,  
leurs tristes vanités que suit le déshonneur ;  
mais son esprit altier hait surtout l' empereur.  
D' Alexis, en secret, son coeur est idolâtre,  
et, s' il en était cru, Byzance est un théâtre  
qui produirait bientôt quelqu' un de ces revers  
dont le sanglant spectacle ébranla l' univers.  
Ne vous étonnez point quand sa sombre colère  
s' échappe en vous parlant, et peint son caractère.  
Irène.

Mais Alexis revient... César est irrité :  
le courtisan surpris murmure épouvanté.  
Les états convoqués dans Byzance incertaine,  
fatiguant dès longtemps la grandeur souveraine,  
troublent l' empire entier par leurs divisions.  
Tout un peuple s' enflamme au feu des factions...  
des discours de Memnon que veux-tu que j' espère ?  
Il commande au palais une garde étrangère :  
d' Alexis, en secret, est-il le confident ?  
Que je crains d' Alexis le retour imprudent,  
les desseins du sénat, des peuples le délire,  
et l' orage naissant qui gronde sur l' empire !  
Que je me crains surtout dans ma juste douleur !  
Je consulte en tremblant le secret de mon coeur :  
peut-être il me prépare un avenir terrible :  
le ciel, en le formant, l' a rendu trop sensible.  
Si jamais Alexis en ce funeste lieu,  
trahissant ses serments... que vois-je ? Juste Dieu !

#### ACTE 1 SCENE 4

p342

Irène, Alexis, Zoé.

Alexis.

Daignez souffrir ma vue, et bannissez vos craintes...  
je ne viens point troubler par d' inutiles plaintes  
un coeur à qui le mien se doit sacrifier,  
et rappeler des temps qu' il nous faut oublier.  
Le destin me ravit la grandeur souveraine ;  
il m' a fait plus d' outrage : il m' a privé d' Irène...  
dans l' orient soumis mes services rendus  
m' auraient pu mériter les biens que j' ai perdus ;  
mais lorsque sur le trône on plaça Nicéphore,  
la gloire en ma faveur ne parlait point encore ;  
et n' ayant pour appui que nos communs aïeux,  
je n' avais rien tenté qui pût m' approcher d' eux.

Aujourd' hui Trébisonde entre nos mains remise,  
les scythes repoussés, la Tauride conquise,  
sont les droits qui vers vous m' ont enfin rappelé.  
Le prix de mes travaux était d' être exilé !  
Le suis-je encor par vous ? N' osez-vous reconnaître  
dans le sang dont je suis le sang qui vous fit  
naître ?  
Irène.  
Prince, que dites-vous ? Dans quel temps, dans quels  
lieux,  
par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux ?  
Vous connaissez trop bien quel joug m' a captivée,  
la barrière éternelle entre nous élevée,  
nos devoirs, nos serments, et surtout cette loi  
qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.  
Pour calmer de César l' injuste défiance,  
il vous aurait suffi d' éviter ma présence.  
Vous n' avez pas prévu ce que vous hasardez.  
Vous me faites frémir : seigneur, vous vous perdez.  
Alexis.  
Si je craignais pour vous je serais plus coupable ;  
ma présence à César serait plus redoutable.  
Quoi donc ! Suis-je à Byzance ? Est-ce vous que je  
vois ?  
Est-ce un sultan jaloux qui vous tient sous ses  
lois ?

p343

êtes-vous dans la Grèce une esclave d' Asie,  
qu' un despote, un barbare achète en Circassie,  
qu' on rejette en prison sous des monstres cruels,  
à jamais invisible au reste des mortels ?  
César a-t-il changé, dans sa sombre rudesse,  
l' esprit de l' occident et les moeurs de la Grèce ?  
Irène.  
Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,  
vous le savez assez, tout est changé pour moi.  
Alexis.  
Hors mon coeur ; le destin le forma pour Irène :  
il brave des césars la puissance et la haine.  
Il ne craindrait que vous ! Quoi ! Vos derniers sujets  
vers leur impératrice auront un libre accès !  
Tout mortel jouira du bonheur de sa vue !  
Nicéphore à moi seul l' aurait-il défendue ?  
Et suis-je un criminel à ses regards jaloux  
dès qu' on l' a fait César, et qu' il est votre époux ?  
Enorgueilli surtout de cet hymen auguste,  
l' excès de son bonheur le rend-il plus injuste ?  
Irène.  
Il est mon souverain.  
Alexis.

Non : il n' était pas né  
pour me ravir le bien qui m' était destiné :  
il n' en était pas digne ; et le sang des Comnènes  
ne vous fut point transmis pour servir dans ses  
chaînes.  
Qu' il gouverne, s' il peut, de ses sévères mains  
cet empire, autrefois l' empire des romains ;  
qu' aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébisonde,  
transporta Constantin pour le malheur du monde,  
et que j' ai défendu moins pour lui que pour vous.  
Qu' il règne, s' il le faut ; je n' en suis point  
jaloux :  
je le suis de vous seule, et jamais mon courage  
ne lui pardonnera votre indigne esclavage.  
Vous cachez des malheurs dont vos pleurs sont garants ;  
et les usurpateurs sont toujours des tyrans.  
Mais si le ciel est juste, il se souvient peut-être  
qu' il devait à l' empire un moins barbare maître.  
Irène.  
Trop vains regrets ! Je suis esclave de ma foi.  
Seigneur, je l' ai donnée, elle n' est plus à moi.

p344

Alexis.  
Ah ! Vous me la deviez.  
Irène.  
Et c' est à vous de croire  
qu' il ne m' est pas permis d' en garder la mémoire.  
Je fais des vœux pour vous, et vous m' épouvantez.

#### ACTE 1 SCENE 5

Irène, Alexis, Zoé, un garde.  
Le Garde.  
Seigneur, César vous mande.  
Alexis.  
Il me verra : sortez.  
(à Irène.)  
il me verra, madame ; une telle entrevue  
ne doit point alarmer votre âme combattue.  
Ne craignez rien pour lui, ne craignez rien de moi ;  
à son rang comme au mien je sais ce que je doi.  
Rentrez dans vos foyers tranquille et rassurée.  
(il sort.)

#### ACTE 1 SCENE 6

Irène, Zoé.



Irène.  
De quel saisissement mon âme est pénétrée !  
Que je sens à la fois de faiblesse et d'horreur !  
Chaque mot qu' il m' a dit me remplit de terreur.  
Que veut-il ? Va, Zoé, commande que sur l' heure  
on parcoure en secret cette triste demeure,  
ces sept affreuses tours qui, depuis Constantin,  
ont de tant de héros vu l' horrible destin.  
Interroge Memnon ; prends pitié de ma crainte.  
Zoé.  
J' irai, j' observerai cette terrible enceinte.  
Mais je tremble pour vous : un maître soupçonneux  
vous condamne peut-être, et vous proscriit tous deux.  
Parmi tant de dangers que prétendez-vous faire ?

p345

Irène.  
Garder à mon époux ma foi pure et sincère ;  
vaincre un fatal amour, si son feu rallumé  
renaissait dans ce coeur autrefois enflammé ;  
demeurer de mes sens maîtresse souveraine,  
si la force est possible à la faiblesse humaine ;  
ne point combattre en vain mon devoir et mon sort,  
et ne déshonorer ni mes jours, ni ma mort.

## ACTE 2 SCENE 1

p346

Alexis, Memnon.  
Memnon.  
Oui, vous êtes mandé ; mais César délibère.  
Dans son inquiétude il consulte, il diffère,  
avec ses vils flatteurs en secret enfermé.  
Le retour d' un héros l' a sans doute alarmé ;  
mais nous avons le temps de nous parler encore.  
Ce salon qui conduit à ceux de Nicéphore  
mène aussi chez Irène, et je commande ici.  
Sur tous vos partisans n' ayez aucun souci ;  
je les ai préparés. Si cette cour inique  
osait lever sur vous le glaive despotique,  
comptez sur vos amis : vous verrez devant eux  
fuir ce pompeux ramas d' esclaves orgueilleux.  
Au premier mouvement notre vaillante escorte  
du rempart des sept tours ira saisir la porte ;  
et les autres, armés sous un habit de paix,

inconnus à César, emplissent ce palais.  
Nicéphore vous craint depuis qu' il vous offense.  
Dans ce château funeste il met sa confiance :  
là, dans un plein repos, d' un mot, ou d' un coup d' oeil,  
il condamne à l' exil, aux tourments, au cercueil.  
Il ose me compter parmi les mercenaires,  
de son caprice affreux ministres sanguinaires :  
il se trompe... seigneur, quel secret embarras,  
quand j' ai tout disposé, semble arrêter vos pas ?  
Alexis.  
Le remords... il faut bien que mon coeur te l' avoue.  
Quelques exploits heureux dont l' Europe me loue,

p347

ma naissance, mon rang, la faveur du sénat,  
tout me criait : venez, montrez-vous à l' état.  
Cette voix m' excitait. Le dépit qui me presse,  
ma passion fatale, entraînaient ma jeunesse ;  
je venais opposer la gloire à la grandeur,  
partager les esprits et braver l' empereur...  
j' arrive, et j' entrevois ma carrière nouvelle.  
Me faut-il arborer l' étendard d' un rebelle ?  
La honte est attachée à ce nom dangereux.  
Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux ?  
Memnon.  
La honte ! Elle est pour vous de servir sous un  
maître.  
Alexis.  
J' ose être son rival : je crains le nom de traître.  
Memnon.  
Soyez son ennemi dans les champs de l' honneur,  
disputez-lui l' empire, et soyez son vainqueur.  
Alexis.  
Crois-tu que le Bosphore, et la superbe Thrace,  
et ces grecs inconstants serviraient tant d' audace ?  
Je sais que les états sont pleins de sénateurs  
attachés à ma race, et dont j' aurais les coeurs :  
ils pourraient soutenir ma sanglante querelle :  
mais le peuple ?  
Memnon.  
Il vous aime : au trône il vous appelle.  
Sa fougue est passagère, elle éclate à grand bruit ;  
un instant la fait naître, un instant la détruit.  
J' enflamme cette ardeur ; et j' ose encor vous dire  
que je vous répondrais des coeurs de tout l' empire.  
Paraissent seulement, mon prince, et vous ferez  
du sénat et du peuple autant de conjurés.  
Dans ce palais sanglant, séjour des homicides,  
les révolutions furent toujours rapides.  
Vingt fois il a suffi, pour changer tout l' état,  
de la voix d' un pontife, ou du cri d' un soldat.

Ces soudains changements sont des coups de tonnerre  
qui dans des jours sereins éclatent sur la terre.  
Plus ils sont imprévus, moins on peut échapper  
à ces traits dévorants dont on se sent frapper.  
Nous avons vu frapper ces ombres fugitives,  
fantômes d' empereurs élevés sur nos rives,

p348

tombant du haut du trône en l' éternel oubli,  
où leur nom d' un moment se perd enseveli.  
Il est temps qu' à Byzance on reconnaisse un homme  
digne des vrais césars, et des beaux jours de Rome.  
Byzance offre à vos mains le souverain pouvoir.  
Ceux que j' y vis régner n' ont eu qu' à le vouloir :  
portés dans l' hippodrome, ils n' avaient qu' à paraître  
décorés de la pourpre et du sceptre d' un maître ;  
au temple de Sophie un prêtre les sacrait,  
et Byzance à genoux soudain les adorait.  
Ils avaient moins que vous d' amis et de courage ;  
ils avaient moins de droits : tentez le même ouvrage ;  
recueillez les débris de leurs sceptres brisés ;  
vous réglez aujourd' hui, seigneur, si vous l' osez.

Alexis.

Ami, tu me connais : j' ose tout pour Irène :  
seule elle m' a banni, seule elle me ramène ;  
seule sur mon esprit encore irrésolu  
Irène a conservé son pouvoir absolu.  
Rien ne me retient plus : on la menace, et j' aime.

Memnon.

Je me trompe, seigneur, ou l' empereur lui-même  
vient vous dicter ses lois dans ce lieu retiré.

L' attendrez-vous encore ?

Alexis.

Oui, je lui répondrai.

Memnon.

Déjà paraît sa garde : elle m' est confiée.  
Si de votre ennemi la haine étudiée  
a conçu contre vous quelques secrets desseins,  
nous servons sous Comnène, et nous sommes romains.  
Je vous laisse avec lui.  
(il se retire dans le fond, et se met à la tête de la  
garde.)

## ACTE 2 SCENE 2

Nicéphore, suivi de deux officiers ; Alexis,  
Memnon, gardes, au fond.

Nicéphore.

Prince, votre présence

a jeté dans ma cour un peu de défiance.

p349

Aux bords du Pont-Euxin vous m' avez bien servi ;  
mais quand César commande, il doit être obéi.  
D' un regard attentif ici l' on vous contemple :  
vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.  
Vous ne deviez paraître aux murs de Constantin  
que sur un ordre exprès émané de ma main.

Alexis.

Je ne le croyais pas... les états de l' empire  
connaissent peu ces lois que vous voulez prescrire ;  
et j' ai pu, sans faillir, remplir la volonté  
d' un corps auguste et saint, et par vous respecté.

Nicéphore.

Je le protégerai tant qu' il sera fidèle ;  
soyez-le, croyez-moi ; mais puisqu' il vous rappelle,  
c' est moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.  
Sortez dès ce moment des murs de Constantin.  
Vous n' avez plus d' excuse : et si vers le Bosphore  
l' astre du jour qui luit vous revoyait encore,  
vous n' êtes plus pour moi qu' un sujet révolté.

Vous ne le serez pas avec impunité...

voilà ce que César a prétendu vous dire.

Alexis.

Les grands de qui la voix vous a donné l' empire,  
qui m' ont fait de l' état le premier après vous,  
seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.  
Ils connaissent mon nom, mon rang, et mon service,  
et vous-même avec eux vous me rendrez justice.  
Vous me laisserez vivre entre ces murs sacrés  
que de vos ennemis mon bras a délivrés ;  
vous ne m' ôterez point un droit inviolable  
que la loi de l' état ne ravit qu' au coupable.

Nicéphore.

Vous osez le prétendre ?

Alexis.

Un simple citoyen

l' oserait, le devrait ; et mon droit est le sien,  
celui de tout mortel, dont le sort qui m' outrage  
n' a point marqué le front du sceau de l' esclavage :  
c' est le droit d' Alexis ; et je crois qu' il est dû  
au sang qu' il a pour vous tant de fois répandu,  
au sang dont sa valeur a payé votre gloire,  
et qui peut égaler (sans trop m' en faire accroire)

p350

le sang de Nicéphore autrefois inconnu,  
au rang de mes aïeux aujourd' hui parvenu.  
Nicéphore.  
Je connais votre race, et plus, votre arrogance.  
Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.  
N' obéirez-vous point ?  
Alexis.  
Non, seigneur.  
Nicéphore.  
C' est assez.  
(il appelle Memnon à lui par un signe, et lui donne  
un billet dans le fond du théâtre.)  
servez l' empire et moi, vous qui m' obéissez.  
(il sort.)

### ACTE 2 SCENE 3

Alexis, Memnon.  
Memnon.  
Moi, servir Nicéphore !  
Alexis, après avoir observé le lieu où il se trouve.  
Il faut d' abord m' apprendre  
ce que dit ce billet que l' on vient de te rendre.  
Memnon.  
Voyez.  
Alexis, après avoir lu une partie du billet de  
sang-froid.  
Dans son conseil l' arrêt était porté !  
Et j' aurais dû m' attendre à cette atrocité !  
Il se flattait qu' en maître il condamnait Comnène.  
Il a signé ma mort.  
Memnon.  
Il a signé la sienne.  
D' esclaves entouré, ce tyran ténébreux,  
ce despote aveuglé m' a cru lâche comme eux :  
tant ce palais funeste a produit l' habitude  
et de la barbarie et de la servitude !  
Tant sur leur trône affreux nos césars chancelants  
pensent régner sans lois, et parler en sultans !  
Mais achevez, lisez cet ordre impitoyable.  
Alexis, relisant.  
Plus que je ne pensais ce despote est coupable :

p351

Irène prisonnière ! Est-il bien vrai, Memnon ?  
Memnon.  
Le tombeau, pour les grands, est près de la prison.  
Alexis.  
ô ciel ! ... de tes projets Irène est-elle instruite ?

Memnon.

Elle en peut soupçonner et la cause et la suite :  
le reste est inconnu.

Alexis.

Gardons de l' affliger,  
et surtout, cher ami, cachons-lui son danger.  
L' entreprise bientôt doit être découverte ;  
mais c' est quand on saura ma victoire ou ma perte.

Memnon.

Nos amis vont se joindre à ces braves soldats.

Alexis.

Sont-ils prêts à marcher ?

Memnon.

Seigneur, n' en doutez pas :  
leur troupe en ce moment va s' ouvrir un passage.  
Croyez que l' amitié, le zèle, et le courage,  
sont d' un plus grand service, en ces périls pressants,  
que tous ces bataillons payés par des tyrans.  
Je les vois avancer vers la porte sacrée ;  
l' empereur va lui-même en défendre l' entrée :  
du peuple soulevé j' entends déjà les cris.

Alexis.

Nous n' avons qu' un moment ; je règne, ou je péris :  
le sort en est jeté. Prévenons Nicéphore.

(aux soldats.)

venez, braves amis, dont mon destin m' honore ;  
sous Memnon et sous moi vous avez combattu ;  
combattez pour Irène, et vengez sa vertu.  
Irène m' appartient ; je ne puis la reprendre  
que dans des flots de sang et sous des murs en  
cendre :  
marchons sans balancer.

## ACTE 2 SCENE 4

p352

Alexis, Irène, Memnon.

Irène.

Où courez-vous ? ô ciel !

Alexis ! Arrêtez : que faites-vous ? Cruel !

Demeurez ; rendez-vous à mes soins légitimes ;  
prévenez votre perte ; épargnez-vous des crimes.

Au seul nom de révolte on me glace d' effroi :  
on me parle du sang qui va couler pour moi.

Il ne m' est plus permis, dans ma douleur muette,  
de dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.

Mon père, en ce moment, par le peuple excité,  
revient vers ce palais qu' il avait déserté ;

le pontife le suit ; et, dans son ministère,  
du dieu que l' on outrage atteste la colère.  
Ils vous cherchent tous deux dans ces périls  
pressants. Seigneur, écoutez-les.

Alexis.

Irène, il n' est plus temps :  
la querelle est trop grande : elle est trop engagée.  
Je les écouterai quand vous serez vengée.

## ACTE 2 SCENE 5

Irène.

Il me fuit ! Que deviens-je ? ô ciel ! Et quel  
moment !

Mon époux va périr ou frapper mon amant !

Je me jette en tes bras, ô dieu qui m' as fait naître !

Toi qui fis mon destin, qui me donnas pour maître  
un mortel respectable et qui reçut ma foi,

que je devais aimer, s' il se peut, malgré moi !

J' écoutai ma raison ; mais mon âme infidèle,

en voulant t' obéir, se souleva contre elle.

Conduis mes pas, soutiens cette faible raison ;

rends la vie à ce coeur qui meurt de son poison ;

rends la paix à l' empire aussi bien qu' à moi-même.

Conserve mon époux ; commande que je l' aime.

p353

Le coeur dépend de toi : les malheureux humains  
sont les vils instruments de tes divines mains.  
Dans ce désordre affreux veille sur Nicéphore :  
et, quand pour mon époux mon désespoir t' implore,  
si d' autres sentiments me sont encor permis,  
Dieu, qui sais pardonner, veille sur Alexis.

## ACTE 2 SCENE 6

Irène, Zoé.

Zoé.

Ils sont aux mains ; rentrez.

Irène.

Et mon père ?

Zoé.

Il arrive ;

il fend les flots du peuple, et la foule craintive  
de femmes, de vieillards, d' enfants, qui dans leurs  
bras

poussent au ciel des cris que le ciel n' entend pas.

Le pontife sacré, par un secours utile,

aux blessés, aux mourants, en vain donne un asile :  
les vainqueurs acharnés immolent sur l' autel  
les vaincus échappés à ce combat cruel.  
Ne vous exposez point à ce peuple en furie.  
Je vois tomber Byzance, et périr la patrie  
que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;  
mais ne vous perdez pas en voulant la sauver :  
attendez du combat au moins quelque nouvelle.  
Irène.  
Non, Zoé ; le ciel veut que je tombe avec elle :  
non, je ne dois point vivre en nos murs embrasés,  
au milieu des tombeaux que mes mains ont creusés.

### ACTE 3 SCENE 1

p354

Irène, Zoé.  
Zoé.  
Votre unique parti, madame, était d' attendre  
l' irrévocable arrêt que le destin va rendre :  
une scythe aurait pu, dans les rangs des soldats,  
appeler les dangers, et chercher le trépas ;  
sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages,  
la dureté des moeurs a produit ces usages.  
La nature a pour nous établi d' autres lois :  
soumettons-nous au sort ; et, quel que soit son choix,  
acceptons, s' il le faut, le maître qu' il nous donne.  
Alexis, en naissant, touchait à la couronne ;  
sa valeur la mérite ; il porte à ce combat  
ce grand coeur et ce bras qui défendit l' état ;  
surtout en sa faveur il a la voix publique.  
Autant qu' elle déteste un pouvoir tyrannique,  
autant elle chérit un héros opprimé.  
Il vaincra, puisqu' on l' aime.  
Irène.  
Eh ! Que sert d' être aimé ?  
On est plus malheureux. Je sens trop que moi-même  
je crains de rechercher s' il est vrai que je l' aime,  
d' interroger mon coeur, et d' oser seulement  
demander du combat quel est l' événement,  
quel sang a pu couler, quelles sont les victimes,  
combien dans ce palais j' ai rassemblé de crimes.  
Ils sont tous mon ouvrage !  
Zoé.  
à vos justes douleurs

p355



voulez-vous du remords ajouter les terreurs ?  
Votre père a quitté la retraite sacrée  
où sa triste vertu se cachait ignorée :  
c' est pour vous qu' il revoit ces dangereux mortels  
dont il fuyait l' approche à l' ombre des autels.  
Il était mort au monde ; il rentre, pour sa fille,  
dans ce même palais où régna sa famille.  
Vous trouverez en lui les consolations  
que le destin refuse à vos afflictions :  
jetez-vous dans ses bras.  
Irène.  
M' en trouvera-t-il digne ?  
Aurai-je mérité que cet effort insigne  
le ramène à sa fille en ce cruel séjour,  
qu' il affronte pour moi les horreurs de la cour ?

## ACTE 3 SCENE 2

Irène, Léonce, Zoé.  
Irène.  
Est-ce vous qu' en ces lieux mon désespoir contemple ?  
Soutien des malheureux, mon père ! Mon exemple !  
Quoi ! Vous quittez pour moi le séjour de la paix !  
Hélas ! Qu' avez-vous vu dans celui des forfaits ?  
Léonce.  
Les murs de Constantin sont un champ de carnage.  
J' ignore, grâce aux cieux, quel étonnant orage,  
quels intérêts de cour, et quelles factions,  
ont enfanté soudain ces désolations.  
On m' apprend qu' Alexis, armé contre son maître,  
avec les conjurés avait osé paraître.  
L' un dit qu' il a reçu la mort qu' il méritait ;  
l' autre, que devant lui son empereur fuyait.  
On croit César blessé ; le combat dure encore  
des portes des sept tours au canal du Bosphore :  
le tumulte, la mort, le crime est dans ces lieux.  
Je viens vous arracher de ces murs odieux.  
Si vous avez perdu dans ce combat funeste  
un empire, un époux, que la vertu vous reste.

p356

J' ai vu trop de césars, en ce sanglant séjour,  
de ce trône avili renversés tour à tour...  
celui de Dieu, ma fille, est seul inébranlable.  
Irène.  
On vient mettre le comble à l' horreur qui m' accable ;  
et voilà des guerriers qui m' annoncent mon sort.

### ACTE 3 SCENE 3

Irène, Léonce, Zoé, Memnon, suite.

Memnon.

Il n' est plus de tyran : c' en est fait, il est mort ;  
je l' ai vu. C' est en vain qu' étouffant sa colère,  
et tenant sous ses pieds ce fatal adversaire,  
son vainqueur Alexis a voulu l' épargner :  
les peuples dans son sang brûlaient de se baigner.  
(s' approchant.)

madame, Alexis règne ; à mes vœux tout conspire ;  
un seul jour a changé le destin de l' empire.

Tandis que la victoire en nos heureux remparts,  
relève par ses mains le trône des césars,  
qu' il rappelle la paix, à vos pieds il m' envoie,  
interprète et témoin de la publique joie.

Pardonnez si sa bouche, en ce même moment,  
ne vous annonce pas ce grand événement ;  
si le soin d' arrêter le sang et le carnage  
loin de vos yeux encore occupe son courage ;  
s' il n' a pu rapporter à vos sacrés genoux  
des lauriers que ses mains n' ont cueillis que pour  
vous.

Je vole à l' hippodrome, au temple de Sophie,  
aux états assemblés pour sauver la patrie.  
Nous allons tous nommer du saint nom d' empereur  
le héros de Byzance et son libérateur.  
(il sort.)

### ACTE 3 SCENE 4

p357

Irène, Léonce, Zoé.

Irène.

Que dois-je faire ? ô Dieu !

Léonce.

Croire un père et le suivre.

Dans ce séjour de sang vous ne pouvez plus vivre  
sans vous rendre exécration à la postérité.

Je sais que Nicéphore eut trop de dureté ;  
mais il fut votre époux : respectez sa mémoire...

les devoirs d' une femme, et surtout votre gloire.

Je ne vous dirai point qu' il n' appartient qu' à vous  
de venger par le sang le sang de votre époux ;  
ce n' est qu' un droit barbare, un pouvoir qui se fonde  
sur les faux préjugés du faux honneur du monde :  
mais c' est un crime affreux, qui ne peut s' expier,

d' être d' intelligence avec le meurtrier.  
Contemplez votre état : d' un côté se présente  
un jeune audacieux de qui la main sanglante  
vient d' immoler son maître à son ambition ;  
de l' autre est le devoir et la religion,  
le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.  
Je ne vous parle point d' un père qui vous aime ;  
c' est vous que j' en veux croire ; écoutez votre coeur.  
Irène.  
J' écoute vos conseils ; ils sont justes, seigneur ;  
ils sont sacrés : je sais qu' un respectable usage  
prescrit la solitude à mon fatal veuvage.  
Dans votre asile saint je dois chercher la paix  
qu' en ce palais sanglant je ne connus jamais :  
j' ai trop besoin de fuir et ce monde que j' aime,  
et son prestige horrible... et de me fuir moi-même.  
Léonce.  
Venez donc, cher appui de ma caducité ;  
oubliez avec moi tout ce que j' ai quitté :  
croyez qu' il est encore, au sein de la retraite,  
des consolations pour une âme inquiète.  
J' y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain ;

p358

je vous y conduirai ; j' en connais le chemin :  
je vais tout préparer... jurez à votre père,  
par le dieu qui m' amène, et dont l' oeil vous éclaire,  
que vous accomplirez dans ces tristes remparts  
les devoirs imposés aux veuves des césars.  
Irène.  
Ces devoirs, il est vrai, peuvent sembler austères :  
mais, s' ils sont rigoureux, ils me sont nécessaires.  
Léonce.  
Qu' Alexis pour jamais soit oublié de nous.  
Irène.  
Quand je dois l' oublier, pourquoi m' en parlez-vous ?  
Je sais que j' aurais dû vous demander pour grâce  
ces fers que vous m' offrez, et qu' il faut que  
j' embrasse.  
Après l' orage affreux que je viens d' essayer,  
dans le port avec vous il faut tout oublier.  
J' ai haï ce palais, lorsqu' une cour flatteuse  
m' offrait de vains plaisirs, et me croyait heureuse :  
quand il est teint de sang, je le dois détester.  
Eh ! Quel regret, seigneur, aurais-je à le quitter ?  
Dieu me l' a commandé par l' organe d' un père ;  
je lui vais obéir, je vais vous satisfaire ;  
j' en fais entre vos mains un serment solennel...  
je descends de ce trône, et je marche à l' autel.  
Léonce.  
Adieu : souvenez-vous de ce serment terrible.

(il sort.)

## ACTE 3 SCENE 5

Irène, Zoé.

Zoé.

Quel est ce joug nouveau qu' à votre coeur sensible  
un père impose encore en ce jour effrayant ?

Irène.

Oui, je le veux remplir ce rigoureux serment ;

oui, je veux consommer mon fatal sacrifice.

Je change de prison, je change de supplice.

Toi qui, toujours présente à mes tourments divers,  
au trouble de mon coeur, au fardeau de mes fers,  
partageas tant d' ennuis et de douleurs secrètes,

p359

oseras-tu me suivre au fond de ces retraites  
où mes jours malheureux vont être ensevelis ?

Zoé.

Les miens dans tous les temps vous sont assujettis.

Je vois que notre sexe est né pour l' esclavage ;  
sur le trône, en tout temps, ce fut votre partage :  
ces moments si brillants, si courts, et si trompeurs,  
qu' on nommait vos beaux jours, étaient de longs  
malheurs.

Souveraine de nom, vous serviez sous un maître ;  
et quand vous êtes libre, et que vous devez l' être,  
le dangereux fardeau de votre dignité  
vous replonge à l' instant dans la captivité !

Les usages, les lois, l' opinion publique,  
le devoir, tout vous tient sous un joug tyrannique.

Irène.

Je porterai ma chaîne... il ne m' est plus permis  
d' oser m' intéresser aux destins d' Alexis :  
je ne puis respirer le même air qu' il respire.

Qu' il soit à d' autres yeux le sauveur de l' empire,  
qu' on chérisse dans lui le plus grand des césars,  
il n' est qu' un criminel à mes tristes regards ;  
il n' est qu' un parricide ; et mon âme est forcée  
à chasser Alexis de ma triste pensée.

Si, dans la solitude où je vais renfermer  
des sentiments secrets trop prompts à m' alarmer,  
je me ressouvenais qu' Alexis fut aimable...  
qu' il était un héros... je serais trop coupable.

Va, ma chère Zoé, va presser mon départ ;  
sauve-moi d' un séjour que j' ai quitté trop tard :  
je vais trouver soudain le pontife et mon père,  
et je marche sans crainte au jour pur qui m' éclaire.

(en voyant Alexis.)  
ciel !

### ACTE 3 SCENE 6

Irène, Alexis, gardes, qui se retirent après avoir mis un trophée aux pieds d' Irène.

Alexis.

Je mets à vos pieds, en ce jour de terreur,  
tout ce que je vous dois, un empire et mon coeur.

p360

Je n' ai point disputé cet empire funeste ;  
il n' était rien sans vous : la justice céleste  
n' en devait dépouiller d' indignes souverains  
que pour le rétablir par vos augustes mains.  
Régnez, puisque je règne, et que ce jour commence  
mon bonheur et le vôtre, et celui de Byzance.

Irène.

Quel bonheur effroyable ! Ah, prince ! Oubliez-vous  
que vous êtes couvert du sang de mon époux ?

Alexis.

Oui ! Je veux de la terre effacer sa mémoire ;  
que son nom soit perdu dans l' éclat de ma gloire ;  
que l' empire romain, dans sa félicité,  
ignore s' il régna, s' il a jamais été.

Je sais que ces grands coups, la première journée,  
font murmurer la Grèce et l' Asie étonnée :

il s' élève soudain des censeurs, des rivaux :  
bientôt on s' accoutume à ses maîtres nouveaux ;  
on finit par aimer leur puissance établie :  
qu' on sache gouverner, madame, et tout s' oublie.

Après quelques moments d' une juste rigueur,  
que l' intérêt public exige d' un vainqueur,  
ramenez les beaux jours où l' heureuse Livie  
fit adorer Auguste à la terre asservie.

Irène.

Alexis ! Alexis ! Ne nous abusons pas :  
les forfaits et la mort ont marché sur nos pas ;  
le sang crie ; il s' élève, il demande justice.

Meurtrier de César, suis-je votre complice ?

Alexis.

Ce sang sauvait le vôtre, et vous m' en punissez !  
Qui ? Moi ? Je suis coupable à vos yeux offensés !  
Un despote jaloux, un maître impitoyable,  
grâce au seul nom d' époux, est pour vous respectable !  
Ses jours vous sont sacrés ! Et votre défenseur  
n' était donc qu' un rebelle, et n' est qu' un ravisseur !

Contre votre tyran quand j' osais vous défendre,  
à votre ingratitude aurais-je dû m' attendre ?

Irène.

Je n' étais point ingrate : un jour vous apprendrez  
les malheureux combats de mes sens déchirés ;  
vous plaindrez une femme en qui, dès son enfance,  
son coeur et ses parents formèrent l' espérance  
de couler de ses ans l' inaltérable cours  
sous les lois, sous les yeux du héros de nos jours ;  
vous saurez qu' il en coûte alors qu' on sacrifie  
à des devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

Alexis.

Quoi ! Vous pleurez, Irène ! Et vous m' abandonnez !

Irène.

à nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

Alexis.

Eh ! Qui donc nous condamne ? Une loi fanatique !

Un respect insensé pour un usage antique,  
embrassé par un peuple amoureux des erreurs,  
méprisé des césars, et surtout des vainqueurs !

Irène.

Nicéphore au tombeau me retient asservie,  
et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

Alexis.

Chère et fatale Irène, arbitre de mon sort,  
vous vengez Nicéphore et me donnez la mort.

Irène.

Vivez, réglez sans moi, rendez heureux l' empire :  
le destin vous seconde ; il veut qu' une autre expire.

Alexis.

Et vous daignez parler avec tant de bonté !

Et vous vous obstinez à tant de cruauté !

Que m' offriraient de pis la haine et la colère ?

Serez-vous à vous-même à tout moment contraire ?

Un père, je le vois, vous contraint de me fuir :

à quel autre auriez-vous promis de vous trahir ?

Irène.

à moi-même, Alexis.

Alexis.

Non, je ne le puis croire,  
vous n' avez point cherché cette affreuse victoire ;  
vous ne renoncez point au sang dont vous sortez,

à vos sujets soumis, à vos prospérités,  
pour aller enfermer cette tête adorée  
dans le réduit obscur d' une prison sacrée.  
Votre père vous trompe : une imprudente erreur,

après l' avoir séduit, a séduit votre coeur.  
C' est un nouveau tyran dont la main vous opprime :  
il s' immola lui-même et vous fit sa victime.  
N' a-t-il fui les humains que pour les tourmenter ?  
Sort-il de son tombeau pour nous persécuter ?  
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,  
veut-il assassiner une fille qu' il aime ?  
Je cours à lui, madame, et je ne prétends pas  
qu' il donne contre moi des lois dans mes états.  
S' il méprise la cour, et si son coeur l' abhorre,  
je ne souffrirai pas qu' il la gouverne encore,  
et que de son esprit l' imprudente rigueur  
persécute son sang, son maître, et son vengeur.

### ACTE 3 SCENE 7

Irène, Alexis, Zoé.

Zoé.

Madame, on vous attend : Léonce votre père,  
le ministre du dieu qui règne au sanctuaire,  
sont prêts à vous conduire, hélas ! Selon vos vœux,  
à cet auguste asile... heureux ou malheureux.

Irène.

Tout est prêt : je vous suis...

Alexis.

Et moi, je vous devance ;  
je vais de ces ingrats réprimer l' insolence,  
m' assurer à leurs yeux du prix de mes travaux,  
et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

### ACTE 3 SCENE 8

Irène.

Que vais-je devenir ? Comment échapperai-je  
au précipice horrible, au redoutable piège,

p363

où mes pas égarés sont conduits malgré moi ?  
Mon amant a tué mon époux et mon roi ;  
et sur son corps sanglant cette main forcenée  
ose allumer pour moi le flambeau d' hyménée !  
Il veut que cette bouche, aux marches de l' autel,  
jure à son meurtrier un amour éternel !  
Oui, grand dieu, je l' aimais ; et mon âme égarée  
de ce poison fatal est encore enivrée.  
Que voulez-vous de moi, dangereux Alexis ?  
Amant que j' abandonne, amant que je chéris,  
me forcez-vous au crime, et voulez-vous encore

être plus mon tyran que ne fut Nicéphore ?

#### ACTE 4 SCENE 1

p364

Irène, Zoé.

Zoé.

Quoi ! Vous n' avez osé, timide et confondue,  
d' un père et d' un amant soutenir l' entrevue !  
Ah ! Madame ! En secret auriez-vous pu sentir  
de ce départ fatal un juste repentir ?

Irène.

Moi !

Zoé.

Souvent le danger dont on bravait l' image,  
au moment qu' il approche, étonne le courage :  
la nature s' effraye, et nos secrets penchants  
se réveillent dans nous, plus forts et plus puissants.

Irène.

Non, je n' ai point changé ; je suis toujours la même ;  
je m' abandonne entière à mon père qui m' aime.

Il est vrai, je n' ai pu, dans ce fatal moment,  
soutenir les regards d' un père et d' un amant ;  
je ne pouvais parler : tremblante, évanouie,  
le jour se refusait à ma vue obscurcie ;  
mon sang s' était glacé ; sans force et sans secours,  
je touchais à l' instant qui finissait mes jours.  
Rendrai-je grâce aux mains dont je suis secourue ?  
Soutiendrai-je la vie, hélas ! Qu' on m' a rendue ?  
Si Léonce paraît, je sens couler mes pleurs ;  
si je vois Alexis, je frémis et je meurs ;  
et je voudrais cacher à toute la nature  
mes sentiments, ma crainte, et les maux que j' endure.  
Ah ! Que fait Alexis ?

Zoé.

Il veut en souverain

p365

vous replacer au trône, et vous donner sa main.  
à Léonce, au pontife, il s' expliquait en maître ;  
dans ses emportements j' ai peine à le connaître :  
il ne souffrira point que vous osiez jamais  
disposer de vous-même, et sortir du palais.

Irène.

Ciel, qui lis dans mon coeur, qui vois mon sacrifice,



tu ne souffriras pas que je sois sa complice !

Zoé.

Que vous êtes en proie à de tristes combats !

Irène.

Tu les connais ; plains-moi, ne me condamne pas.

Tout ce que peut tenter une faible mortelle,  
pour se punir soi-même, et pour régner sur elle,  
je l' ai fait, tu le sais ; je porte encor mes pleurs  
au dieu dont la bonté change, dit-on, les coeurs.  
Il n' a point exaucé mes plaintes assidues ;  
il repousse mes mains vers son trône étendues ;  
il s' éloigne.

Zoé.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,  
vous fuyez votre amant.

Irène.

Peut-être je ne puis.

Zoé.

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

Irène.

En voulant l' étouffer, l' allumerais-je encore ?

Zoé.

Alexis ne veut vivre et régner que pour vous.

Irène.

Non, jamais Alexis ne sera mon époux.

Eh bien ! Si dans la Grèce un usage barbare,  
contraire à ceux de Rome, indignement sépare  
du reste des humains les veuves des césars,  
si ce dur préjugé règne dans nos remparts,  
cette loi rigoureuse, est-ce un ordre suprême  
que du haut de son trône ait prononcé Dieu même ?  
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s' armer ?

Irène.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d' aimer.

p366

Zoé.

Ainsi, loin du palais où vous fûtes nourrie,  
vous allez, belle Irène, enterrer votre vie !

Irène.

Je ne sais où je vais... humains ! Faibles humains !  
Régions-nous notre sort ? Est-il entre nos mains ?

## ACTE 4 SCENE 2

Irène, Léonce, Zoé.

Léonce.

Ma fille, il faut me suivre, et fuir en diligence  
ce séjour odieux fatal à l' innocence.

Cessez de redouter, en marchant sur mes pas,  
les efforts des tyrans qu' un père ne craint pas :  
contre ces noms fameux d' auguste et d' invincible,  
un mot, au nom du ciel, est une arme terrible,  
et la religion, qui leur commande à tous,  
leur met un frein sacré qu' ils mordent à genoux.  
Mon cilice, qu' un prince avec dédain contemple,  
l' emporte sur sa pourpre, et lui commande au temple.  
Vos honneurs, avec moi plus sûrs et plus constants,  
des volages humains seront indépendants ;  
ils n' auront pas besoin de frapper le vulgaire  
par l' éclat emprunté d' une pompe étrangère,  
vous avez trop appris qu' elle est à dédaigner :  
c' est loin du trône enfin que vous allez régner.  
Irène.  
Je vous l' ai déjà dit, sans regret je le quitte.  
Le nouveau César vient ; je pars, et je l' évite.  
(elle sort.)  
Léonce.  
Je ne vous quitte pas.

#### ACTE 4 SCENE 3

Alexis, Léonce.  
Alexis.  
C' en est trop ; arrêtez :  
pour la dernière fois, père injuste, écoutez ;

p367

écoutez votre maître à qui le sang vous lie,  
et qui pour votre fille a prodigué sa vie,  
celui qui d' un tyran vous a tous délivrés,  
ce vainqueur malheureux que vous désespérez.  
Le souverain sacré des autels de Sophie,  
dont la cabale altière à la vôtre est unie,  
contre moi vous seconde, et croit impunément  
raver, au nom du ciel, Irène à son amant.  
Je vous ai tous servis, vous, Irène et Byzance ;  
votre fille en était la juste récompense,  
le seul prix qu' on devait à mon bras, à ma foi,  
le seul objet enfin qui soit digne de moi.  
Mon cœur vous est ouvert, et vous savez si j' aime.  
Vous venez m' enlever la moitié de moi-même,  
vous qui, dès le berceau nous unissant tous deux,  
d' une main paternelle aviez formé nos noeuds ;  
vous, par qui tant de fois elle me fut promise,  
vous me la ravissez lorsque je l' ai conquise,  
lorsque je l' ai sauvée, et vous, et tout l' état !  
Mortel trop vertueux, vous n' êtes qu' un ingrat.

Vous m' osez proposer que mon coeur s' en détache !  
Rendez-la-moi, cruel, ou que je vous l' arrache :  
embrassez un fils tendre, et né pour vous chérir,  
ou craignez un vengeur armé pour vous punir.  
Léonce.

Ne soyez l' un ni l' autre, et tâchez d' être juste.  
Rapidement porté jusqu' à ce trône auguste,  
méritez vos succès... écoutez-moi, seigneur :  
je ne puis ni flatter ni craindre un empereur ;  
je n' ai point déserté ma retraite profonde  
pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde,  
aux passions des grands, à leurs vœux emportés :  
je ne puis qu' annoncer de dures vérités ;  
qui ne sert que son Dieu n' en a point d' autre à dire :  
je vous parle en son nom comme au nom de l' empire,  
vous êtes aveuglé ; je dois vous découvrir  
le crime et les dangers où vous voulez courir.  
Sachez que sur la terre il n' est point de contrée,  
de nation féroce et du monde abhorrée,  
de climat si sauvage, où jamais un mortel  
d' un pareil sacrilège osât souiller l' autel.  
écoutez Dieu qui parle, et la terre qui crie :

p368

" tes mains à ton monarque ont arraché la vie ;  
n' épouse point sa veuve. " ou si de cette voix  
vous osez dédaigner les éternelles lois,  
allez ravir ma fille, et cherchez à lui plaire,  
teint du sang d' un époux et de celui d' un père :  
frappez...

Alexis, en se détournant.

Je ne le puis... et, malgré mon courroux,  
ce coeur que vous percez s' est attendri sur vous.  
La dureté du vôtre est-elle inaltérable ?  
Ne verrez-vous dans moi qu' un ennemi coupable ?  
Et regretterez-vous votre persécuteur  
pour élever la voix contre un libérateur ?  
Tendre père d' Irène, hélas ! Soyez mon père ;  
d' un juge sans pitié quittez le caractère ;  
ne sacrifiez point et votre fille et moi  
aux superstitions qui vous servent de loi ;  
n' en faites point une arme odieuse et cruelle,  
et ne l' enfoncez point d' une main paternelle  
dans ce coeur malheureux qui veut vous révéler,  
et que votre vertu se plaît à déchirer.  
Tant de sévérité n' est point dans la nature ;  
d' un affreux préjugé laissez là l' imposture ;  
cessez...

Léonce.

Dans quelle erreur votre esprit est plongé ?  
La voix de l' univers est-elle un préjugé ?

Alexis.

Vous disputez, Léonce, et moi je suis sensible.

Léonce.

Je le suis comme vous... le ciel est inflexible.

Alexis.

Vous le faites parler : vous me forcez, cruel,

à combattre à la fois et mon père et le ciel.

Plus de sang va couler pour cette injuste Irène,

que n' en a répandu l' ambition romaine :

la main qui vous sauva n' a plus qu' à se venger.

Je détruirai ce temple où l' on m' ose outrager ;

je briserai l' autel défendu par vous-même,

cet autel en tout temps rival du diadème,

ce fatal instrument de tant de passions,

chargé par nos aïeux de l' or des nations,

p369

cimenté de leur sang, entouré de rapines.

Vous me verrez, ingrat, sur ces vastes ruines,

de l' hymen qu' on réprouve allumer les flambeaux

au milieu des débris, du sang, et des tombeaux.

Léonce.

Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême,

alors qu' elle est sans frein, s' abandonne elle-même !

Je vous plains de régner.

Alexis.

Je me suis emporté :

je le sens, j' en rougis ; mais votre cruauté,

tranquille en me frappant, barbare avec étude,

insulte avec plus d' art, et porte un coup plus rude.

Retirez-vous ; fuyez.

Léonce.

J' attendrai donc, seigneur,

que l' équité m' appelle, et parle à votre coeur.

Alexis.

Non, vous n' attendrez point : décidez tout à l' heure

s' il faut que je me venge, ou s' il faut que je meure.

Léonce.

Voilà mon sang, vous dis-je, et je l' offre à vos coups.

Respectez mon devoir ; il est plus fort que vous.

(il sort.)

#### ACTE 4 SCENE 4

Alexis.

Que son sort est heureux ! Assis sur le rivage,

il regarde en pitié ce turbulent orage

qui de mon triste règne a commencé le cours.

Irène a fait le charme et l' horreur de mes jours :

sa faiblesse m' immole aux erreurs de son père,  
aux discours insensés d' un aveugle vulgaire.  
Ceux en qui j' espérais sont tous mes ennemis.  
J' aime, je suis César, et rien ne m' est soumis !  
Quoi ! Je puis sans rougir, dans les champs du  
carnage,  
lorsqu' un scythe, un germain succombe à mon courage,  
sur son corps tout sanglant qu' on apporte à mes yeux,  
enlever son épouse à l' aspect de ses dieux,  
sans qu' un prêtre, un soldat, ose lever la tête !

p370

Aucun n' ose douter du droit de ma conquête ;  
et mes concitoyens me défendront d' aimer  
la veuve d' un tyran qui voulut l' opprimer !  
Entrons.

#### ACTE 4 SCENE 5

Alexis, Zoé.

Alexis.

Eh bien ! Zoé, que venez-vous m' apprendre ?

Zoé.

Dans son appartement gardez-vous de vous rendre.

Léonce et le pontife épouvantent son cœur ;  
leur voix sainte et funeste y porte la terreur :  
gémissante à leurs pieds, tremblante, évanouie,  
nos tristes soins à peine ont rappelé sa vie.

Des murs de ce palais ils osent l' arracher ;  
une triste retraite à jamais va cacher  
du reste de la terre Irène abandonnée :  
des veuves des Césars telle est la destinée.

On ne verrait en vous qu' un tyran furieux,  
un soldat sacrilège, un ennemi des cieux,  
si, voulant abolir ces usages sinistres,  
de la religion vous braviez les ministres.

L' impératrice en pleurs vous conjure à genoux  
de ne point écouter un imprudent courroux,  
de la laisser remplir ces devoirs déplorables  
que des maîtres sacrés jugent inviolables.

Alexis.

Des maîtres où je suis ! ... j' ai cru n' en avoir plus.  
à moi, gardes, venez.

#### ACTE 4 SCENE 6

Alexis, Zoé, Memnon, gardes.

Alexis.

Mes ordres absolus  
sont que de cette enceinte aucun mortel ne sorte :  
qu' on soit armé partout ; qu' on veille à cette porte.

p371

Allez. On apprendra qui doit donner la loi,  
qui de nous est César, ou le pontife, ou moi.  
Chère Zoé, rentrez : avertissez Irène  
qu' on lui doit obéir, et qu' elle s' en souviene.  
(à Memnon.)  
ami, c' est avec toi qu' aujourd' hui j' entreprends  
de briser en un jour tous les fers des tyrans :  
Nicéphore est tombé ; chassons ceux qui nous restent,  
ces tyrans des esprits que mes chagrins détestent.  
Que le père d' Irène, au palais arrêté,  
ait enfin moins d' audace et moins d' autorité ;  
qu' éloigné de sa fille, et réduit au silence,  
il ne soulève plus les peuples de Byzance ;  
que cet ardent pontife au palais soit gardé ;  
un autre plus soumis par mon ordre est mandé,  
qui sera plus docile à ma voix souveraine.  
Constantin, Théodose, en ont trouvé sans peine :  
plus criminels que moi dans ce triste séjour,  
les cruels n' avaient pas l' excuse de l' amour.  
Memnon.  
César, y pensez-vous ? Ce vieillard intraitable,  
opiniâtre, altier, est pourtant respectable.  
Il est de ces vertus que, forcés d' estimer,  
même en les détestant, nous tremblons d' opprimer.  
Eh ! Ne craignez-vous point, par cette violence,  
de faire au cœur d' Irène une mortelle offense ?  
Alexis.  
Non ; j' y suis résolu... je vous dois ma grandeur,  
et mon trône, et ma gloire... il manque le bonheur.  
Je succombe, en régnant, au destin qui m' outrage :  
secondez mes transports ; achevez votre ouvrage.

ACTE 5 SCENE 1

p372

Alexis, Memnon.  
Memnon.  
Oui, quelquefois, sans doute, il est plus difficile  
de s' assurer chez soi d' un sort pur et tranquille  
que de trouver la gloire au milieu des combats

qui dépendent de nous moins que de nos soldats.  
Je vous l' ai dit : Irène, en sa juste colère,  
ne pardonnera point l' attentat sur son père.

Alexis.

Mais quoi ! Laisser près d' elle un maître impérieux  
qui lui reprochera le pouvoir de ses yeux ;  
qui, lui faisant surtout un crime de me plaire,  
et tournant à son gré ce coeur souple et sincère,  
gouvernant sa faiblesse, et trompant sa candeur,  
va changer par degrés sa tendresse en horreur !  
Je veux régner sur elle ainsi que sur Byzance,  
la couvrir des rayons de ma toute-puissance ;  
et que ce maître altier, qui veut donner la loi,  
soit aux pieds de sa fille, et la serve avec moi.

Memnon.

Vous vous trompiez, César ; j' ai prévu vos alarmes ;  
vous avez contre vous tourné vos propres armes.

C' en est fait ; je vous plains.

Alexis.

Tu m' as donc obéi ?

Memnon.

C' était avec regret ; mais je vous ai servi :  
j' ai saisi ce vieillard ; et César qui soupire  
des faiblesses d' amour m' apprend quel est l' empire.

p373

Mais, après cette injure, auriez-vous espéré  
de ramener à vous un esprit ulcéré ?  
Eh ! Pourquoi consulter, dans de telles alarmes,  
un vieux soldat blanchi dans les horreurs des armes ?

Alexis.

Ah ! Cher et sage ami, que tes yeux éclairés  
ont bien prévu l' effet de mes vœux égarés !  
Que tu connais ce coeur si contraire à soi-même,  
esclave révolté qui perd tout ce qu' il aime,  
aveugle en son courroux, prompt à se démentir,  
né pour les passions, et pour le repentir !  
(Memnon sort.)

## ACTE 5 SCENE 2

Alexis, Zoé.

Alexis.

Venez, venez, Zoé, vous que chérit Irène ;  
jugez si mon amour a mérité sa haine,  
si je voulais en maître, en vainqueur, en César,  
montrer l' auguste Irène enchaînée à mon char.  
Je n' ordonnerai point qu' une odieuse fête  
au temple du Bosphore avec éclat s' apprête ;

je n'insulterai point à ces préventions  
que le temps enracine au coeur des nations :  
je prétends préparer cet hymen où j'aspire  
loin d'un peuple importun qu'un vain spectacle attire.  
Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux  
avec simplicité la main de nos aïeux :  
n'admettant pour garants de la foi qu'on se donne  
que deux amis, un prêtre, et le ciel qui pardonne,  
c'est là que devant Dieu je promettrai mon coeur.  
Est-il indigne d'elle ? Inspire-t-il l'horreur ?  
Dites-moi par pitié si son âme agitée  
aux offres que je fais recule épouvantée ;  
si mon profond respect ne peut que l'indigner ;  
enfin si je l'offense en la faisant régner.  
Zoé.  
Ce matin, je l'avoue, en proie à ses alarmes,

p374

votre nom prononcé faisait couler ses larmes :  
mais depuis que Léonce ici vous a parlé,  
l'oeil fixe, le front pâle, et l'esprit accablé,  
elle garde avec nous un farouche silence ;  
son coeur ne nous fait plus la triste confidence  
de ce remords puissant qui combat ses désirs ;  
ses yeux n'ont plus de pleurs, et sa voix de soupirs.  
De son dernier affront profondément frappée,  
de Léonce et de vous tout entière occupée,  
à nos empressements elle n'a répondu  
que d'un regard mourant, d'un visage éperdu ;  
ne pouvant repousser de sa sombre pensée  
le douloureux fardeau qui la tient oppressée.  
Alexis.  
Hélas ! Elle vous aime, et sans doute me craint.  
Si dans mon désespoir votre amitié me plaint,  
si vous pouvez beaucoup sur ce coeur noble et tendre,  
résolvez-la du moins à me voir, à m'entendre,  
à ne point rejeter les vœux humiliés  
d'un empereur soumis et tremblant à ses pieds.  
Le vainqueur de César est l'esclave d'Irène ;  
elle étend à son choix, ou resserre sa chaîne :  
qu'elle dise un seul mot.  
Zoé.  
Jusques en ce séjour  
je la vois avancer par ce secret détour.  
Alexis.  
C'est elle-même, ô ciel !  
Zoé.  
à la terre attachée,  
sa vue à notre aspect s'égare effarouchée ;  
elle avance vers vous, mais sans vous regarder ;  
je ne sais quelle horreur semble la posséder.



Alexis.

Irène, est-ce bien vous ? Quoi ! Loin de me répondre,  
à peine d' un regard elle veut me confondre !

### ACTE 5 SCENE 3

p375

Alexis, Irène, Zoé.

Irène.

(un des soldats qui l' accompagnent lui approche un  
fauteuil.)

un siège... je succombe. En ces lieux écartés  
attendez-moi, soldats... Alexis, écoutez.

(d' une voix inégale, entrecoupée, mais ferme autant  
que douloureuse.)

sachant ce que je souffre, et voyant ce que j' ose,

d' un pareil entretien vous pénétrez la cause,

et l' on saura bientôt si j' ai dû vous parler :

d' un reproche assez grand je puis vous accabler ;

mais l' excès du malheur affaiblit la colère.

Teint du sang d' un époux vous m' enlevez un père ;

vous cherchez contre vous encore à soulever

cet empire et ce ciel que vous osez braver.

Je vois l' emportement de votre affreux délire

avec cette pitié qu' un frénétique inspire ;

et je ne viens à vous que pour vous retirer

du fond de cet abîme où je vous vois entrer.

Je plains de vos sens l' aveuglement funeste :

on ne peut le guérir... un seul parti me reste.

Allez trouver mon père, implorez son pardon ;

revenez avec lui : peut-être la raison,

le devoir, l' amitié, l' intérêt qui nous lie,

la voix du sang qui parle à son âme attendrie,

rapprocheront trois coeurs qui ne s' accordaient pas.

Un moment peut finir tant de tristes combats.

Allez : ramenez-moi le vertueux Léonce ;

sur mon sort avec vous que sa bouche prononce :

puis-je y compter ?

Alexis.

J' y cours, sans rien examiner.

Ah ! Si j' osais penser qu' on pût me pardonner,

je mourrais à vos pieds de l' excès de ma joie.

Je vole aveuglément où votre ordre m' envoie ;

je vais tout réparer : oui, malgré ses rigueurs,

je veux qu' avec ma main sa main sèche vos pleurs.

Irène, croyez-moi ; ma vie est destinée

à vous faire oublier cette affreuse journée :  
votre père adouci ne reverra dans moi  
qu' un fils tendre et soumis, digne de votre foi.  
Si trop de sang pour vous fut versé dans la Thrace,  
mes bienfaits répandus en couvriront la trace ;  
si j' offensai Léonce, il verra tout l' état  
expier avec moi cet indigne attentat.  
Vous régnerez tous deux : ma tendresse n' aspire  
qu' à laisser dans ses mains les rênes de l' empire.  
J' en jure les héros dont nous tenons le jour,  
et le ciel qui m' entend, et vous, et mon amour.  
Irène, en s' attendrissant et en retenant ses larmes.  
Allez ; ayez pitié de cette infortunée :  
le ciel vous l' arracha ; pour vous elle était née.  
Allez, prince.  
Alexis.  
Ah ! Grand dieu, témoin de ses bontés,  
je serai digne enfin de mon bonheur !  
Irène.  
Partez.  
(il sort.)  
(en pleurant.)  
suivez ses pas, Zoé, si fidèle et si chère.

#### ACTE 5 SCENE 4

Irène, se levant.  
Qu' ai-je dit ? Qu' ai-je fait ! Et qu' est-ce que  
j' espère ?  
Je ne me connais plus... tandis qu' il me parlait,  
au seul son de sa voix tout mon coeur s' échappait :  
chaque mot, chaque instant portait dans ma blessure  
des poisons dévorants dont frémit la nature.  
(elle marche égarée et hors d' elle-même.)  
non, ne m' obéis point ; non, mon cher Alexis ;  
n' amène point mon père à mes yeux obscurcis :  
reviens... ah ! Je te vois ; ah ! Je t' entends encore :  
j' idolâtre avec toi le crime que j' abhorre...  
ô crime ! éloigne-toi... ciel ! ... quel objet  
affreux !  
Quel spectre menaçant se jette entre nous deux !  
Est-ce toi, Nicéphore ! Ombre terrible, arrête :

ne verse que mon sang, ne frappe que ma tête ;  
moi seule j' ai tout fait : c' est mon coupable amour,

c' est moi qui t' ai trahi, qui t' ai ravi le jour.  
Quoi ! Tu te joins à lui, toi, mon malheureux père !  
Tu poursuis cette fille homicide, adultère !  
Fuis, mon cher Alexis ; détourne avec horreur  
ces yeux si dangereux, si puissants sur mon coeur !  
Dégage de mes mains ta main de sang fumante ;  
mon père et mon époux poursuivent ton amante !  
Sur leurs corps tout sanglants me faudra-t-il marcher  
pour voler dans tes bras dont on vient m' arracher ?  
Ah ! Je reviens à moi... religion sacrée,  
devoir, nature, honneur, à cette âme égarée  
vous rendez sa raison, vous calmez ses esprits...  
je ne vous entends plus, si je vois Alexis ! ...  
Dieu, que je veux servir, et que pourtant j' outrage,  
pourquoi m' as-tu livrée à ce cruel orage ?  
Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t' armer ?  
Qu' ai-je fait ? Tu le sais : tout mon crime est  
d' aimer !  
Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,  
tu vois que mon amant l' emporte sur toi-même :  
il règne, il t' a vaincu dans mes sens obscurcis...  
eh bien ! Voilà mon coeur ; c' est là qu' est Alexis :  
oui, tant que je respire il en est le seul maître.  
Je sens qu' en l' adorant je vais te méconnaître...  
je trahis et l' hymen, et la nature, et toi...  
(elle tire un poignard, et se frappe.)  
je te venge de lui, je te venge de moi.  
Alexis fut mon dieu, je te le sacrifie :  
je n' y puis renoncer qu' en m' arrachant la vie.  
(elle tombe dans un fauteuil.)

## ACTE 5 SCENE 5

Irène, mourante ; Alexis, Léonce, Memnon, suite.  
Alexis.

Je vous ramène un père, et je me suis flatté  
que nous pourrions fléchir sa dure austérité ;  
que sa justice enfin, me jugeant moins coupable,

p378

daignerait... juste dieu ! Quel spectacle effroyable !  
Irène, chère Irène !  
Léonce.  
ô ma fille ! ô fureur !  
Alexis, se jetant aux genoux d' Irène.  
Quel démon t' inspirait ?  
Irène.  
(à Alexis, à Léonce.)  
mon amour, votre honneur.

J'adorais Alexis, et je m'en suis punie.

(Alexis veut se tuer ; Memnon l'arrête.)

Léonce.

Ah ! Mon zèle funeste eut trop de barbarie.

Irène, lui tendant les mains.

Souvenez-vous de moi... plaignez tous deux mon sort...

ciel ! Prends soin d'Alexis, et pardonne ma mort.

Alexis, à genoux d'un côté.

Irène ! Irène ! Ah, dieu !

Léonce, à genoux de l'autre côté.

Déplorable victime !

Irène.

Pardonne, Dieu clément ! Ma mort est-elle un crime ?